Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 5

Artikel: Feuilles éparses [suite]
Autor: Moine, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343946

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Feuilles éparses

(Suite)

Servitude militaire sans grandeur

Si je pouvais brosser sur un triptyque mes impressions de recrue, je les résumerais ainsi:

Premier volet: le temps des caporaux, où, pendant trois semaines, marionnettes dociles, on s'exerçait sous les Allées ou sur la plaine de Planeyse aux voltes, virevoltes, demi-tours, saluts, conversions, colonnes par un, deux et quatre aussi variées que des polonaises, entrecoupées de théories sur la connaissance du fusil et les devoirs du soldat, fréquentes séances de gymnastique en godillots et truffées de passages d'obstacles, si bien qu'on rentrait en caserne fourbus, les muscles endoloris, mais gueulant à tue-tête « Les filles de La Rochelle », « Autour du chat noir », ou autres chansons gaillardes pour prouver aux caporaux, les « dompteurs » du jour, qu'ils ne nous avaient pas brisé les reins. Et la montée de l'escalier menant à la chambrée se faisait presque d'un bond en jetant son fusil au râtelier d'un mouvement fracassant. Ce qui ne nous empêchait nullement de déambuler dans la rue du vieux Colombier jusqu'à l'appel en chambre — en une fin de printemps quand les enfants jouent encore sous les tilleuls! — et de connaître, le lendemain à l'aube, les éveils triomphants des jeunes faûves dans leur vingtième année...

Second volet: le temps du lieutenant, où pendant trois semaines, le groupe rodé et les caractères érodés, l'école dite de soldat faisait place à un drill bien agencé dans le cadre d'une section. Et notre lieutenant, Marius Corbat, futur commandant du Ier corps d'armée et chef de l'instruction, dominait les plus récalcitrants par son autorité naturelle, un gros bon sens, une ironie mordante, l'art d'encourager les plus faibles. Pour nous tous, il était « Marius », même pour les râleurs genre légionnaire ou bateleur, et nous l'aurions suivi comme les légionnaires romains suivirent l'illustre Marius contre les Cimbres et les Teutons! Au bout de quelques jours, nous étions la meilleure section — on l'affirmait! —

où les groupes s'étaient fondus dans un ensemble, où les maniements d'armes claquaient et faisaient trembler le sol, où l'on tirait comme si l'on jouait aux quilles — sans trac ni inquiétude — où... où...

En 1920, on commençait à introduire des méthodes issues des tragiques expériences de la grande guerre. L'ordre serré, cher aux armées frédériciennes, napoléoniennes et même aux combattants de 1914, avait disparu pour faire place à l'ordre dispersé. La section, se disloquant au signe ou à la voix, se craquelait en formations filiformes, vermiformes, en lignes de tirailleurs, en escouades, prises sous le feu supposé de l'artillerie ou de l'aviation. On attendait surtout l'ordre de se planquer au sol, le nez dans la rosée toute chargée de senteurs du printemps, en souhaitant que la critique que faisait le lieutenant aux caporaux s'éternisât pour notre bonheur. Et notre légionnaire trouvait, quant à lui, les commandements officiels trop compliqués. Il suffisait de crier disait-il: « Dém...z! » Les malins, à commencer par les gros galons, n'attendaient même pas ce mot pour... f... le camp!

Troisième et dernier volet: le temps de la compagnie, qui durait aussi trois semaines et qui paraphait notre formation militaire. Notre commandant de compagnie, d'une prestance césarienne, paraissait plus administrer que commander; et son cheval, qui tourneboulait et faisait des écarts au bruit des armes ou de la fanfare, le préoccupait plus que les quatre sections qu'il devait aguerrir. Nous aussi, d'ailleurs, subordonnés sadiques, on surveillait son atterrissage éventuel.

L'école s'était rendue en « grande course » dans le Val-de-Travers, par Rochefort et la Clusette, fanfare et drapeau en tête, sacs au dos, cuisines roulantes fumant à l'arrière du convoi. Une vraie troupe, et on bombait le torse en traversant les villages, comme ceux de 1914, glanant des sourires, oubliant la fatigue. Pendant une dizaine de jours, on s'exerça à la « petite guerre » de façon très anachronique: tirs à balles sur cibles de combat, avant-postes de nuit comme sous l'Empire, patrouilles... qui s'égaraient souvent, engagement de fusiliers contre fusiliers (rarement avec l'appui d'une mitrailleuse). Mais on ignorait tout des grenades, des signaux optiques, de la fortification de campagne.

Le soir, mêlés aux badauds, on écoutait sagement le concert de la fanfare militaire, on sirotait — pour se donner l'air adulte! — une petite absinthe, puis on s'endormait pesamment sur la paille du cantonnement. Loin de la caserne, on baignait dans le climat des mobs, on se

sentait mûri, on se mettait gentiment à tutoyer les sous-officiers suant et soufflant désormais comme nous dans le service en campagne.

Retour en caserne, hâlés, dégourdis. Fin de l'école, photos de groupes et de sections. Pèlerinage à Auvernier — que nous avaient recommandé tous nos aînés — pour y manger des bondelles arrosées d'un vin du cru.

Fier comme Artaban, je réintégrai mon Ajoie natale conscient d'entrer désormais dans la tribu des adultes. Deux de mes oncles, auxquels je me présentai en uniforme, m'interpellèrent dans le savoureux patois de Montignez: « As-tu fait du « clou »? — Non. — Alors tu n'es pas encore un soldat! » Chevaux rétifs au dressage, ils comprenaient difficilement que leur neveu, de sang bouillant, n'ait pas, au moins une fois, envoyé... paître un caporal! Et le fait qu'on m'ait incorporé au bataillon 21 (du Jura-Sud) — les arrondissements de recrutement par bataillon venaient d'être supprimés et remplacés par un arrondissement régimentaire jurassien — les horrifiait: un véritable Ajoulot ne peut servir que dans les rangs du bataillon 24, bataillon des bagarreurs, des contrebandiers, des gros buveurs, des authentiques guerriers... Incorporé au 21? Une mazette, un bigorneau!

Derrière les boutades de ces rudes gens de la glèbe se cachait néanmoins une parcelle de vérité. Dans le climat amollissant de confiance aveugle et de bon-garçonnisme où l'on plongeait après quatre ans de privations, l'école de recrues de 1920 n'avait pu faire de nous des guerriers à la samouraï, des « durs » comparables à ceux des grandes armées, ni même à ceux des mobilisations. Mais elle nous avait dégrossis, décortiqués, intégrés dans un ensemble où devaient jouer certains réflexes d'obéissance. Nulle profession de foi, nul discours patriotique redondant, nulle éducation civique. Eussent-ils été d'ailleurs nécessaires? La propagande insidieuse par les ondes était inconnue et l'Etat ou l'ordre constitutionnel contestés seulement par une poignée d'isolés.

Nous n'étions plus des jouvenceaux fantaisistes et désordonnés, pas encore des soldats selon Vigny ou Psichari. Mais j'avais acquis, plus qu'ailleurs, le sens de l'effort physique, le mépris des contraintes et des bobos, l'esprit de camaraderie, une certaine pédanterie dans les détails de l'organisation matérielle. Les derniers résidus du timide adolescent avaient fondu avec l'obligation de parler d'une voix ferme, de supporter le regard d'un supérieur, de me tenir droit comme un peuplier et la tête haute; et j'avais découvert des « copains » sentant la vadrouille et frisant

le code, qui me révélaient des qualités de cœur et d'esprit que je n'avais vécues que dans des romans.

Hors-d'œuvre militaires: le début d'une longue marche

J'achevais me deux semestres à Neuchâtel quand je fus convoqué à l'école de sous-officiers, à Colombier. Joie que je ne cherchais pas à dissimuler. Le château bourdonnant que j'avais connu paraissait bien vide avec ses quelque cinquante élèves sous-offs, groupés en quatre classes sous la conduite des futurs commandants d'unité. Vie facile où on retrouvait des paysages et des visages connus, le lac, les allées avec leurs obstacles, le raboteux plateau de Planeyse, la Tourne. Lecture de cartes, gymnastique, exercices dans le terrain, service intérieur méticuleux, le tout dans un climat de bonhomie et de camaraderie qui évoquait plutôt un camp scout! Aucune fausse note, tous cherchaient, sans jamais l'avouer, à devenir un jour... officiers. On se traitait réciproquement de « chauvins » pour empêcher une corrosive émulation. Certains, dociles, rêvaient d'entrer dans l'administration, la police ou les douanes.

Ma carrière militaire faillit se terminer court, car j'atterris à l'infirmerie, victime d'une mauvaise bronchite. Nous étions perdus dans une salle immense, abritant vingt lits vides, un camarade fribourgeois qui répondait à l'héroïque prénom d'Hercule et moi. Chocolatier de son métier, hâbleur et gai compagnon, il rejetait dans l'ombre tous les exploits du héros grec, fascinait les amazones de son usine d'un seul regard et semait la terreur chez les vertueuses filles de sa verte Gruyère! Une piqûre dans les fesses l'avait singulièrement assagi: Hercule eût pu filer aux pieds d'Omphale! Le médecin de place me proposa brutalement de m'exempter (renvoi devant le conseil de révision) pour... faiblesse de constitution. Devant mon effroi et mes protestations, il s'adoucit. Et je réintégrai, à ma demande, illico le peloton, laissant Hercule à ses exploits, non sans qu'il m'ait gratifié, pour avoir refusé l'offre du médecin, d'une apostrophe chère à Napoléon et aux Corses: « Coglione! »

Un autre héros m'est resté en mémoire. Comme nous partions en congé, coiffés du képi à cocarde cantonale, une vraie grappe humaine avait pris d'assaut le tram; et dans la bousculade, j'avais heurté un élève d'une autre classe, qui réagit en m'apostrophant: « Sale cochon de Bernois! » Knock-out, sidéré, craignant le scandale, j'encaissai sans mot dire.

Deux jours après, sous les voûtes du château, je rendis à l'intéressé son compliment et l'incident fut clos, rieurs de mon côté, car ce pourfendeur confédéral répondait au patronyme latin et neuchâtelois de... Schneeberger, originaire de quelque village seelandais!

Autre anecdote: un de mes amis ajoulots, qui fit depuis une honorable carrière dans l'administration des douanes, avait rendu visite à Genève à quelque membre de sa famille lors d'un congé dominical. Le convoi qu'il emprunta au retour se composait de deux parties, disloquées à Lausanne, l'une se dirigeant sur Berne et l'autre vers Neuchâtel. Notre homme s'installa étourdiment dans la première partie, ôta képi et ceinturon et, en gare de Lausanne, quitta son convoi pour se détendre les jambes. Il eut juste le temps de happer le train pour Neuchâtel alors qu'armes et képi roulaient vers Berne. Et le pauvre élève-caporal rejoignit son château, nu-tête, tunique flottante, les mains dans les poches, ayant plutôt l'air d'un prisonnier de guerre, sous le regard étonné des civils — on connaissait encore l'étiquette — et les quolibets des copains.

L'incident se corsa, car le lendemain, dès l'aube, alignés sous les allées, nous subissions l'inspection finale du colonel pour la remise du galon de caporal. Notre homme avait bien télégraphié à Berne, mais ses effets n'arriveraient que dans la journée. Toute l'école était sur pied, aucun malade, aucun képi et ceinturon disponibles! L'ordonnance postale, dispensée de la cérémonie, sauva la situation en prêtant ses effets.

Le colonel Apothéloz, jovial et bienveillant, mais prompt à s'enflammer malgré ses 120 kilos, s'arrête devant chaque élève, l'examine, le questionne, pèse et soupèse les réponses et l'attitude militaire. En face de notre héros, il constate que le malheureux est coiffé d'un minuscule képi, genre chapeau de cotillon ou « serefix » d'étudiant juché sur le sommet du crâne; et pour comble, l'abominable couvre-chef — qui ne couvrait rien — arborait cocarde neuchâteloise, pompon blanc et le numéro du bataillon 19, alors que les épaulettes de l'intéressé indiquaient le bataillon 21 (jurassien bernois)! Une caricature! Le colonel, stupéfait, apoplectique, roulait des yeux blancs et sa voix s'étranglait, prise entre la colère et l'indignation. Le héros, lui aussi, roulait des yeux blancs, en essayant de bredouiller. L'inspecteur, se tournant vers notre officier chef de classe, proféra sa sentence: « Qui m'a refilé cet abruti? Ce képi lui sied comme une punaise sur... un œuf! » Et dédaigneux, avec sa lenteur d'un éléphant devant une souris, il continua bonhommement son ins-

pection. Et l'incident fut clos dans la journée par une franche explication.

Il était bonhomme, le colonel Apothéloz, malgré ses allures de culotte de peau et de matamore. J'éprouvai personnellement sa générosité. Ne pouvant me payer le luxe de perdre un semestre d'études, j'avais demandé de pouvoir payer mon galon de caporal dans une école de recrues d'été, pendant les vacances universitaires. Il appuya chaudement ma requête à l'autorité militaire cantonale, intervint par téléphone et me communiqua la réponse favorable en me serrant la main et en me souhaitant plein succès dans mes études.

Promu caporal sans cérémonial ni tambour et trompette — telle était alors la coutume — je quittai le peloton, laissant mes camarades en prise avec les recrues qui franchissaient pour deux mois la monumentale porte du château.

* * *

Une surprise m'attendait. Trois semaines après avoir déposé l'uniforme, je le réendossais... pour le premier cours de répétition de l'après-guerre, en avril 1921. Un beau désordre! Des trains spéciaux drainaient vers Tavannes les mobilisés; autos, motos et autres engins étaient alors inconnus. Cohue, masse amorphe, fusils et godillots bruissant sur la chaussée, copains se hélant, escouades s'engouffrant dans les pintes du village, derniers arrêts avant la place de rassemblement, cadres et hommes pêle-mêle, joie des retrouvailles et protestations d'être obligés d'« en remettre », car tous, à l'exception de la dernière classe d'âge, avaient accompli des centaines de jours aux frontières et le service d'ordre de Zurich. Et des gens avinés, souvent débraillés, qui ont bu ou pour oublier, ou pour fêter l'événement, ou pour se donner une contenance. Triste armée, vision d'un troupeau, d'une foule incohérente, d'une débandade, d'une armée en déroute [1]. Pris dans un torrent, j'étais ahuri.

Guidés par des pancartes, on se rendait à l'emplacement des bataillons, où les compagnies s'agglomeraient, s'articulaient en sections. Benjamin de la troupe, unique représentant de la classe 1900, inconnu au quartier, je découvris la compagnie II/22, la mienne, formée surtout de soldats du vallon de Saint-Imier et commandée par le capitaine Roches. Le premier-lieutenant Paul Moeckli, professeur à Delémont, chef calme

[1] Un grand progrès fut accompli, quelques années après, par l'introduction des cours de cadres, précédant de trois jours l'entrée en service de la troupe. Celle-ci, en bon ordre, « encadrée », se rendait de la gare à l'arsenal.

comme coulé dans du bronze, ferme et plein d'humour, m'ayant reconnu, m'intégra à sa section. Après l'appel, la pagaille disparut, les menues corvées et formalités d'entrée en service se déroulèrent sans hâte, et au début de l'après-midi, fanfare en tête et drapeaux claquant au vent, les bataillons jurassiens quittaient Tavannes, en bon ordre, ayant retrouvé quelques habitudes et un soupçon d'âme du service actif.

Marche pénible avec lourd paquetage, suées abondantes pour les assoiffés du matin, traversée du long village de Tramelan, l'arme portée, sous le regard curieux et attendri des badauds. J'y redécouvre mon village d'enfance; rien n'a changé depuis dix ans. Sous le poids du havresac, on serre les dents, on se redresse, quelques-uns rouspètent tout bas. Je retrouve, maussade sous un ciel gris d'avril, le paysage franc-montagnard qui m'avait tant séduit aux Genevez six mois auparavant sous le soleil d'août: le Cernil et ses fermes aux vastes pans, piquées dans les pâturages comme des narcisses volumineux, les sapins presque noirs, les murs encore plus gris.

Et nous prîmes nos quartiers au collège de Saignelégier, pendant dix jours. Les sous-officiers avaient leur propre cantonnement où nous faisions bon ménage. L'absence d'ordres m'étonnait, et le travail s'écoulait fluide, calme, sérieux, sans vain formalisme, sans vociférations entendues si souventes fois en caserne. A tour de rôle, les hommes se présentaient pour les corvées, sans zèle ni hâte ni protestations. Vieilles habitudes aisément resurgies, comme en ont les chevaux de manège...

On travaillait ferme le jour durant à étudier, dans les pâturages encore tachés de neige, les formations nées de la guerre: ordre dispersé, appui de feu des mitrailleuses et liaisons entre les groupes. Il me souvient de la visite du commandant de brigade — un personnage qui entra dans l'histoire par une porte dérobée — le colonel Fonjallaz. Lors de la théorie, sur un monticule, il surprit les cadres de la compagnie, et j'avais glissé un carnet de notes dans mon ceinturon. Il se contenta d'avancer le menton dans ma direction et de me jeter un regard interrogateur. Sur ma laconique explication, il acquiesça en baissant le menton et continua sa route, olympien et indifférent. Je ne fus pas peu surpris, dix ans après, d'apprendre que ce même colonel Fonjallaz organisait le fascisme en Suisse et s'acoquinait à des mouvements étrangers. Il aurait été déçu, paraît-il, dans ses espoirs militaires et faisait croisade contre les partis au pouvoir, les francs-maçons et les juifs qui... gangrenaient l'armée. En

1921, colonel bourgeois et bon enfant, rondelet comme un notaire, il n'avait rien d'un matamore ou d'un capitaine Fracasse.

Si la troupe faisait son devoir, elle agissait sans panache, ni bluff, honnêtement, comme un cheval de labour. Ayant assisté, l'année précédente, au défilé de la garnison de Belfort, lors d'une fête internationale de gymnastique, la vision d'une masse compacte de bleu horizon emportée au son de marches entraînantes sur les ailes de la victoire m'avait tant impressionné que je n'osais comparer nos troupes à celle-là. Une milice, une garde nationale suffiraient-elles à défendre notre indépendance? Alors qu'aujourd'hui, certains jeunes gens, doutant de l'instrument, réclament sa disparition, nous étions nombreux à souhaiter qu'il fût mieux affûté. Glissais-je vers la droite nationaliste ou vers quelque militarisme aberrant? Devenais-je un spécialiste du métier des armes? Inexpérience, méconnaissance de l'homme, tendance, comme tous les intellectuels, à me réfugier dans un système? Comme on ne voyageait guère et qu'on ne découvrait l'Europe que par nos lectures, on n'envisageait l'existence de la Suisse que sous l'angle de la défense nationale. Néanmoins, ma confiance renaissait en face de ces braves gens accomplissant leur devoir comme ils payaient leurs impôts, sans trop rechigner, parce qu'ils y étaient obligés. Certains d'ailleurs s'étourdissaient... pour oublier leur condition et, pour lutter contre le froid piquant de ce début de printemps, recouraient aux cordiaux dont les relents persistaient jusque dans la paille des cantonnements. Misères humaines, d'hommes sans femmes ou sans argent, car le chômage frappait fort dans les villages jurassiens.

A la fin du cours je fus proposé pour l'école d'officiers, après un examen sommaire: un curriculum vitae et deux brefs travaux écrits sur un thème anodin en rapport avec la défense nationale.

Riche d'expériences acquises avec des aînés, sergents et caporaux, souvent chefs de famille qui me confiaient, lors de discussions à bâtons rompus, leurs soucis intimes et professionnels, je retrouvai avec joie livres et cours à l'Université de Berne.

EXCELSIOR: DEVENIR OFFICIER

En juillet, je reçus un ordre de marche pour l'école d'officiers, d'une durée de 82 jours, à Colombier. Ivre de joie, à n'en pas croire mes yeux.

Certes, on m'avait proposé pour l'avancement, lors du cours de répétition accompli aux Franches-Montagnes. Mais à la fin de l'école de sous-officiers, je n'avais obtenu qu'une dispense momentanée, les prescriptions légales étant formelles: tout caporal doit payer son galon dans une école de recrues. En bonne logique, j'aurais dû d'abord être convoqué dans une école de recrues, quitte à bénéficier d'une réduction de quinze ou vingt jours pour service déjà accompli comme caporal.

Ainsi le rêve de mon enfance, celui de mon adolescence, se réaliserait: l'ancien polisson, bravache, bataillard et chef de bande à Tripoli de Moutier et à Montignez en Ajoie deviendrait officier! Ma mère, fière qu'on m'eût distingué — sa famille comptait une lignée de dragons — se borna à me conseiller de ne pas abandonner la proie pour l'ombre et les études pour l'armée, de ne pas devenir officier instructeur, une carrière dont elle se méfiait. Et je lus dans son regard, tout comme jadis dans celui de mon père, sans qu'elle fît aucune déclaration, que le bonheur de son fils unique représentait une raison de vivre et valait maints sacrifices.

Nous étions réunis, dans la cour d'honneur du château de Colombier, quarante-deux aspirants groupés en deux classes, l'une de langue allemande, l'autre romande comprenant des Fribourgeois, des Jurassiens et des Neuchâtelois. Car les écoles d'officiers de l'infanterie se faisaient encore dans le cadre des divisions. Et l'ancienne 2e division, bilingue, formée d'un amalgame de six cantons, alliait les vertus de la discipline alémanique à la vivacité latine. Immédiatement après l'appel d'usage, on m'appela chez le commandant d'école, le colonel de Perrot, figure martiale, austère, au port aristocratique, connu pour son loyalisme à toute épreuve, son sens religieux du devoir, une virile élégance qu'il avait acquise comme cadet de la Garde au château de Potsdam. Il m'annonça froidement que ma présence était... illégale, que je n'avais pas encore payé mon galon de caporal et que l'autorité militaire bernoise s'était arrogé le droit de me convoquer indûment. Quid? Mon cœur battait à éclater. En trois phrases, j'expliquai ma situation, l'examen et la proposition faite par mon unité, ma surprise personnelle, et le fait que j'ignorais tout de la Direction militaire du canton de Berne, où je ne connaissais âme qui vive, n'ayant jamais sollicité de passe-droit. Le verdict tomba sec: « Je prendrai contact avec qui de droit. » Et je fus maintenu à l'école sans que j'aie jamais su quelle erreur d'aiguillage s'était produite. L'affaire fut classée.

Une fois encore, la chance me souriait. Mais pendant trois semaines, le colonel de Perrot m'inspecta de près, me flaira sous toutes les coutures, constatant doctoralement qu'on voyait bien que je n'avais pas payé mon galon de caporal! J'en souffrais. Je tins ferme et l'orage s'éloigna.

Notre volée d'élèves-officiers se ressentait de la lassitude due à la guerre. Non pas que la sélection ait été déplorable. Les étudiants en droit, en lettres et en sciences constituaient la moitié du contingent, complété par des instituteurs, des employés de banque, des techniciens, l'un ou l'autre paysan. Aucun artisan ou ouvrier [1]. L'esprit, excellent, tout d'émulation, tournait parfois à la rivalité, surtout entre Alémaniques et Romands. Certes, quelques fruits secs (et la vie les révéla) avaient été plus attirés par la fascination de l'épaulette que par l'amour des responsabilités, et comme dans toutes les écoles de cadets de tous les régimes, chauvinisme, enfantillages, facéties, propos très crus, idéalisme, camaraderie, fair play s'entremêlaient dans la vie quotidienne.

Le programme de l'école, justement dosé, tenait compte de l'éducation du chef, de l'instruction technique, de l'entraînement physique, d'un minimum de formation civique. Le colonel de Perrot, par sa seule présence, engendrait un climat de mystique et d'austérité. Jamais une menace, jamais un mot grossier, n'élevant même pas la voix. Ne fumant ni ne buvant, ascétique, doué d'un regard magnétique, il exigeait au summum, payant d'exemple: un chevalier incarnant la notion de servir, désintéressé, insistant sur le fait que l'armée, dans la société contemporaine, était la dernière institution à ne pas succomber à l'argent. Aucun de nous ne l'aimait, mais tous le respectaient, spécimen d'un monde en voie de disparition... Une seule pédagogie: celle de l'exemple.

Ses deux adjoints romands devinrent d'illustres soldats: les premiers-lieutenants Roger Masson, futur chef du Service de renseignements lors de la Deuxième Guerre mondiale, et Marius Corbat, futur commandant du Ier corps d'armée. Tempéraments opposés et complémentaires: l'un vibrant, généreux, jugeant l'homme dans ses intentions autant que dans ses résultats, l'autre ironique, précis, économe de mots, ramenant les problèmes à quelques idées fondamentales [2].

[1] Le général Guisan, dans son rapport sur le service actif, constate et déplore cette lacune dont les raisons sont plus psychologiques et sociologiques que politiques ou financières.

[2] Masson et Corbat, mes chefs de l'Etat-major général, devinrent par la suite des amis personnels.

Nous étions dix à partager un dortoir. Un brosseur s'occupait de la chambrée et de nos effets personnels, à l'exception des armes, et ce pour une retenue journalière de 30 centimes sur notre solde de 6 fr. 50, à laquelle s'ajoutait une redevance d'habillement. Les repas, pris au mess, nous coûtaient 5 francs. On s'efforçait d'y parfaire notre éducation, sans contrainte: tenue à table, discussions sans éclats de voix, conversation déférente avec nos instructeurs, interdiction de fumer, de s'asseoir ou de quitter ses commensaux avant que ne vienne discrètement l'autorisation. Un pensionnat fédéral pour jeunes gens de bonne famille!

Si l'instruction technique occupait une place importante du programme — connaissance du fusil et de la mitrailleuse avec acquisition des réflexes dans la nuit et les yeux bandés, tir, lecture de cartes, orientation dans le terrain, croquis panoramiques dans lesquels Corbat excellait — l'entraînement physique était aussi très poussé: gymnastique suédoise, obstacle, escrime à la baïonnette et au sabre... de bois, équitation, marches combinées avec des exercices tactiques (40 à 50 kilomètres sans allégement de tenue). Et quand certains tremblaient à l'idée de franchir un fossé ou une fontaine à cheval, on entendait Masson s'écrier en se plaçant à vos côtés: « Comme Turenne, tu trembles, vieille carcasse! » Et nul n'osait se dérober, ni l'homme ni la bête!

Toute la chaîne jurassienne dominant le lac de Neuchâtel, depuis le Chasseron au Chasseral, n'avait plus de secrets pour nous; on l'avait disséquée, aussi bien qu'un géologue. Certain jour, l'arme portée, on descendit au pas de gymnastique du Creux-du-Van jusqu'à Noiraigue, puis de Bôle à la caserne où un défilé au pas de parade et un maniement d'armes uni sono — je n'en ai vu de pareils qu'à Moscou, sur la place Rouge — faits de fierté et de sourde protestation, attestaient de notre résistance physique, soulignée encore par un puissant « hourrah »! Suant, courbaturés, on nettoyait d'abord son arme; ensuite, la douche, collective et bienfaisante, où l'homo animalis, chantant ou sifflant, reprenait ses droits sur l'individu en mal de dressage dont on avait voulu éprouver les limites extrêmes de la résistance physique et de l'obéissance. Le point zéro!

Avant l'appel principal, sans qu'on eût le temps de s'étendre dix minutes sur son lit, ultime coquetterie: imberbe ou non, il fallait se raser. Et les gillettes couraient sur la peau tandis que quarante solides gaillards entonnaient en sourdine les refrains à la mode. Si bien que le soir,

après quelque courte et bourgeoise promenade dans le vieux Colombier ou un saut à Neuchâtel, on tombait dans un sommeil réparateur.

Evénement inoubliable, un de ceux qui m'ont le plus profondément marqué, tout comme la découverte du Tessin deux ans auparavant: la découverte de l'Alpe. En 1914, j'avais bien franchi le Jochpass, d'Engelberg à Melchtal, avec ma classe de l'école secondaire de Moutier, mais dans le brouillard et la pluie, de sorte que le paysage nous avait été caché. J'eus plus de chance avec notre classe d'aspirants qui, pour s'initier à la montagne et à la fortification permanente, effectua un voyage de quatre jours dans la région de Saint-Maurice: Lavey - Morcles - Dailly - l'Aiguille - Riondaz - la Petite Dent-de-Morcles. Deux soirées vécues à Riondaz, dans des baraquements, à 2000 m., dans une paix élyséenne, me fascinèrent. On était à fin août, sous un ciel bleu foncé, vers 22 heures. Pas un bruit, pas une lumière; une petite brise venait de la montagne. En face de nous, les Dents-du-Midi, violet foncé et barrant l'horizon. Derrière nous, lourde de silence, la Dent-de-Morcles.

Soudain, alors que nous humions l'air devant le cantonnement, quand s'allument les étoiles, Perrinjaquet, étudiant en théologie à Neuchâtel, cantus magister de « Zofingue », entonna un vieil air populaire. Alémaniques, Romands, nous étions rassemblés. Et les chants se succédèrent, chants d'amour, de guerre, de marche, alternant en allemand, en français et en italien, virils ou sentimentaux, gais ou langoureux. Cette fusion des voix créait la fusion des cœurs; sans vains discours, dans ce site tourmenté, je découvrais charnellement la « patrie », qui n'était plus seulement mon Ajoie natale, ni le Jura que je connaissais à grands traits ou la cérébrale émotion de la « Gloire qui chante », ni même cette Romandie de ma langue. Moll, le Zofingien de Soleure, Graessly, le « Burgunder » de Berne, Gremaud, l'instituteur de La Chaux-de-Fonds, Maillard, le pharmacien fribourgeois, tous communiaient, Confédérés consumés de ferveur. J'ai passé depuis des centaines de soirées dans l'Alpe; et chaque fois, je me rémémore le bivouac de Riondaz.

* * *

L'école d'officiers, dans une armée de milice, ne peut prétendre, avec raison, dispenser la culture générale comme dans les écoles militaires des armées étrangères. On commentait les règlements essentiels, sous la direction du major Perrin, honnête et conformiste; on comparait les

procédés de reproduction cartographique; on découvrait l'abc de la balistique. Le colonel de Perrot nous présentait un bref aperçu de l'histoire de la neutralité helvétique, de ses conditions; réaliste, il exposait en détail les causes de la chute de l'ancienne Confédération et le déroulement des campagnes militaires dont le pays eut à souffrir en 1798-1799. Nous avions tous la foi du charbonnier: le doute ne nous effleurait pas; la Suisse, par sa neutralité, facteur d'équilibre, au centre du continent — la mystique du Gothard — devait être défendue, d'autant plus qu'elle préfigurait, par l'entente des peuples divers qui la composaient, l'image de l'Europe en l'an de grâce... 2200! Progressistes et conservateurs, nous étions unanimes; condamnés à la défensive, nous saurions nous défendre!

Aucune contestation. Malgré un parlement porté à rogner le budget militaire, la grande muette devenait aussi la grande naïve, les brutales expériences de la guerre n'ayant pas encore pénétré nos doctrines. Nos instructeurs se leurraient-ils? Nos exercices ne comportaient que fusils, mitrailleuses et grenades, comme si l'artillerie et l'aviation n'eussent pas encore donné les sinistres preuves de leur efficacité [1]. Ce handicap tactico-technique était compensé toutefois par l'esprit humaniste et d'une noble inspiration dans lequel nous baignions. Je me souviens d'un incident banal: trois de nos camarades, étourdiment, lors d'une patrouille, s'étaient égaillés comme grives en vendange. Banale maraude, qui arriva aux oreilles du colonel de Perrot. Invités à s'annoncer, ils se turent, craignant une algarade ou une punition. Fallait-il recourir à une punition collective? Pressés de remords et d'engueulades à la cantonade, ils avouèrent leur peccadille en cherchant à la justifier. Le rigoriste calviniste admit la peccadille, les blâma de ne pas s'être annoncés sur-le-champ et les punit pour... avoir cherché mille excuses, l'excuse étant une preuve de lâcheté, d'absence de courage, de manque de volonté. Jugement rigide, qui ressortait de l'impératif kantien, admettait les faiblesses humaines, mais exigeait des responsables de l'ordre social une attitude loyale et le sens des responsabilités.

Quand les feuilles commencèrent à tomber, les aspirants furent licenciés sans cérémonie, proposés au grade de lieutenant d'infanterie à leurs gouvernements cantonaux respectifs. Nous étions harcelés par les tailleurs militaires nous bombardant d'offres pour la fourniture d'une garde-robe

[1] Pour être juste, j'ajouterai que si les services d'instruction donnaient les éléments classiques des sciences militaires, les cours de répétition, plus aérés, comportaient l'application des expériences de la dernière guerre.

conforme à l'ordonnance et aux indemnités que versait la Confédération à tout nouveau breveté: 750 francs. Le 2 janvier 1922, je recevais de la Chancellerie de l'Etat de Berne un rouleau contenant mon brevet de lieutenant, l'avis que j'étais invité à prendre possession d'une cantine et de divers effets militaires au jour J et qu'au surplus on m'allouait la somme de Fr. X conformément à l'arrêté fédéral du...

Il aura fallu le service actif de 1940 et l'intuition du général Guisan pour entourer d'un certain décorum la promotion des futurs officiers. En maintes circonstances, j'ai procédé, au nom des cantons, comme directeur militaire, à la remise des brevets: cérémonie impressionnante par la participation des parents et des proches à cet acte officiel. La fierté se lisait dans les regards de simples citoyens, gauches dans leurs habits endimanchés, de braves mamans, de fiancées et de sœurs craintives et émues. Et des larmes qu'on aurait voulu étouffer coulaient sur ces faces basanées quand on appelait devant le front le lieutenant X pour lui remettre, au nom de l'Etat, face au drapeau fédéral, un brevet qui lui conférait plus de devoirs que de droits. Et je songeais au rouleau contenant un brevet officiel et une dragonne, qui m'avait été remis par la poste au seuil de l'an 1922! Et je voyais chaque fois en pensée mon père, ma mère, ma sœur aînée, qui auraient eu, en cet instant-là, une juste récompense pour tous les sacrifices discrètement consentis.

Je retrouvai le chemin de l'université, conscient d'avoir subi une profonde maturation. Moulé dans un creuset, j'avais acquis — ce que ni les livres ni les cours ne pouvaient me donner — l'esprit de décision, l'art de s'imposer, le goût de l'effort et de l'ordre, la notion de servir l'Etat et les valeurs sans lesquelles il sombre dans le chaos. On avait alors sous les yeux le spectacle de l'Allemagne en proie aux « putschs » des extrémistes, celui de l'Italie qui s'enlisait dans les menaces de guerres civiles, celui de la Russie dont le vaste empire s'effondrait dans les convulsions, la misère, la famine. Et surtout, dans cette ambiance d'action, j'avais respiré ce qui convenait le mieux à mon tempérament: le mépris des ventres mous, des esprits hésitants. Vis-à-vis de mes jeunes camarades, qui vivaient encore dans l'insouciante fantaisie postlycéenne des premiers semestres, je fis figure de « dur ». Epanoui, j'abandonnais les derniers résidus d'une adolescence tourmentée. *(à suivre)*

Colonel EMG Virgile Moine